

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	- (1985)
Heft:	3
Artikel:	Comme une fraîche brise sur une route poudreuse... : les lettres d'Hélène Monnier-Dufour
Autor:	Weibel, Luc
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870580

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMME UNE FRAÎCHE BRISE SUR UNE ROUTE POUDREUSE...

Les lettres d'Hélène Monnier-Dufour

Les archives de la famille Monnier conservent de nombreuses correspondances privées. Parmi ces lettres, celles d'Hélène Monnier-Dufour (1839-1921), épouse de Marc Monnier, présentent un intérêt particulier. Nous avons choisi de présenter la correspondance qu'elle adresse à sa mère et à son amie Wilhelmine Lienne entre 1860 et 1864. Décrivant les premières années de son mariage, qu'elle passe à Naples, dans la famille de son mari, Hélène Monnier se révèle un remarquable témoin de la vie quotidienne au milieu du XIX^e siècle. Mais aussi, elle analyse avec précision le rôle que joue dans son existence l'activité épistolaire.

Naples, 11 juin 1858.
Vendredi matin
Dans ma chambre.

Ma chère Wilhelmine,

Encore une lettre datée de Naples, et cette lettre sera pour toi. On n'écrit jamais trop à une amie intime, on a toujours à lui raconter, on a toujours à lui écrire. Ce matin tandis que je me promenais assez tristement dans le jardin je me suis tout à coup souvenue que nous causerions un peu ensemble et cette idée m'a consolée pour un instant. Je me désole de voir toutes ces joies derrière moi, mais il m'est si doux d'en parler, d'en rechercher les moindres détails, de les faire revivre dans mon imagination.

A la réception de ton excellente missive j'ai fait comme d'habitude une série de cabrioles qui ont royalement diverti les assistants, et sur ce je suis allée m'installer sous mon pavillon bien aimé. Là, j'ai lu avec peine, chère amie, qu'une maladie était venue durablement t'ennuyer. D'abord il est toujours pénible de souffrir et d'être au lit, ensuite la chose est cent fois pire quand elle arrive en même temps qu'un mariage. Je comprends tes impatiences et tes regrets de ne pouvoir recevoir avec ta mère la foule des visiteurs qui venaient combler de vœux les jeunes fiancés. Enfin grâce à Dieu te revoilà debout, guérie et joyeuse je le pense. Je sympathise avec toi tu le sens.

Quant à moi mon bonheur tire à sa fin; dans quelques jours je dirai adieu à ce Naples enchanteur, à ce pays incomparable; je quitterai ce jardin où j'ai passé de si beaux instants, ces fleurs que j'aime tant à cueillir, ces amis et ces voisins dont la société m'est devenue si douce [...].

La jeune fille qui signe cette lettre a dix-neuf ans. Elle s'appelle Hélène Dufour, et séjourne à Naples avec sa mère, dans la famille de son demi-frère Louis Mayer. Elle écrit à son amie Wilhelmine Lienne, restée à Genève, comme elle le fait, à intervalles réguliers, depuis 1852, et cette correspondance durera jusqu'en 1870.

L'échange épistolaire, tel que le conçoit Hélène Dufour, s'accompagne de conditions bien précises. «Dans ma chambre», lit-on au début de la lettre. Pour écrire, il faut d'abord tourner le dos au monde extérieur, et se retirer dans l'espace privé. Geste qui importe à l'écriture, mais aussi à la lecture. Hélène n'a pas caché à son entourage la joie que lui procure l'arrivée de la dernière missive de son amie, mais n'en a donné à voir qu'une version tout extérieure: «une série de cabrioles». Pour l'essentiel les «assistants» sont congédiés, et la lectrice s'isole sous un pavillon.

Joie et souffrance se mêlent dans le cours du texte. Nous ne connaissons pas les lettres de Wilhelmine, qui n'ont pas été conservées. D'après le reflet qu'en donne Hélène, nous en subordonnons la tonalité plaintive, qui ira s'accentuant au cours des années. Ici, il est simplement question de mariage, et de maladie. Quelqu'un se marie: sa sœur probablement, et la maladie empêche Wilhelmine de «recevoir avec sa mère la foule des visiteurs qui venaient combler de vœux les deux jeunes fiancés». Hélène, pour sa part (mais il n'en sera pas toujours ainsi), n'a à parler que de joie. Une joie teintée de tristesse, puisque le départ s'approche. Mais cette tristesse s'allège aussitôt quand Hélène se souvient «que nous causerons un peu ensemble». Cette causerie qui est la lettre prend ici sa pleine force: celle de tout «faire revivre», par l'imagination, «dans les moindres détails».

Parmi ces amis et ces voisins «dont la société m'est devenue si douce», il y a un homme qui l'accompagne dans plusieurs excursions et qui lui dédie même un poème. Cet homme, c'est Marc Monnier. A l'époque où il rencontre Hélène Dufour, il s'approche de la trentaine. Il est l'auteur de volumes de vers et de comédies dont l'une, *La Ligne droite*, a été jouée à Paris en 1854. En 1855, son père meurt, laissant de nombreuses dettes. L'écrivain revient à Naples pour s'occuper des siens — sa mère, née Priscille

Lacour, sa sœur Eugénie — et prendre la direction de l'Hôtel de Genève créé par Jacques Monnier¹. Tout en adressant aux journaux français des articles sur les progrès de l'unité italienne — et bientôt sur l'expédition de Garibaldi en Sicile —, il correspond avec le poète genevois Petit-Senn, et débat doctement, dans certaines de ses lettres, de la question qu'agitait déjà Panurge: Dois-je me marier? Du haut de son expérience — il est né en 1792 — et d'une truculence que Genève est en train d'oublier, le sage de Chêne-Thônex le presse de répondre par l'affirmative. La rencontre de Naples va-t-elle l'incliner dans ce sens? Pas tout de suite, si l'on en juge par cette lettre qu'adresse Marc Monnier, de passage à Genève en juillet 1858, à sa mère et à sa sœur:

M^{me} Dufour est revenue de son voyage avec Hélène un peu engrangée; elle a les bras couverts de piqûres de cousins, ce qui ne l'empêche pas de les montrer sans scrupule; décidément cette jeune fille n'est pas assez femme, et j'ai beau jeter mes yeux éperdus sur toute la jeunesse qui m'entoure je ne trouve pas trace d'une Ophélie à qui je puisse adresser des vers mélancoliques.

Une année passe. Le 30 septembre 1859, sa cousine germaine Jeanne Ritzschel épouse Henri de Niederhäusern, et le 11 novembre 1859, sa sœur Eugénie se marie avec Arnold Meyer. Au «mariage Ritzschel», Marc est «garçon d'honneur», et sa «chevalière» n'est autre qu'Hélène Dufour. En voilà assez pour passer de ce que l'ancienne rhétorique appelait la «thèse» (Dois-je me marier?) à l'«hypothèse» (Qui dois-je épouser?). La thèse est énoncée le 3 mai 1860, dans une lettre de Marc Monnier à Hélène, et, devant la réponse encourageante de celle-ci, le prétendant se hasarde à formuler sa demande en mariage, le 31 juillet. Le 5 août, Hélène en informe Wilhelmine: «Tu es bien étonnée, bien étonnée n'est-ce pas? et pourtant tu ne l'es guère plus que moi-même. Qui eût pensé que M. Monnier songerait à moi?» Hélène demande conseil à son amie, et répond, le 24 août, au candidat. «Ai-je besoin de te dire, écrit-elle à Wilhelmine, la nature de cette réponse? n'as-tu pas deviné qu'elle n'était qu'un bon oui, un oui parti du cœur. Quelle émotion j'ai ressentie en la jetant à la poste, c'était ma vie, toute ma vie que j'y laissais tomber.» Moment décisif, qui pourtant ne doit pas mettre fin à l'amitié des deux jeunes filles: «Tu as raison encore en espérant me conserver toujours, telle que je suis. Pourquoi douter de la faculté d'un cœur d'aimer encore en aimant davantage?»

Le «oui» ayant été prononcé, le mariage est fixé au 7 décembre 1860, à Genève. De Naples, puis de Paris, Marc Monnier entretient sa fiancée de leur félicité future. Hélène lui répond (ses lettres ne nous sont pas parvenues), tout en faisant part à Wilhelmine de la peine qu'elle aura à quitter sa mère (elle regrette déjà ne pouvoir passer le Nouvel-An avec elle) et son cher Cartigny, qu'elle arpente en de longues randonnées d'adieu:

Aujourd’hui tout est magnifique dans la campagne, et nous rentrons de faire une promenade sur les vignes. Si tu savais comme le banc du gros Poirier était charmant! des rayons de soleil sur un tapis de velours vert, un ciel pur comme en Italie, un silence d’automne avec le seul bruit du Nant et celui des cloches lointaines de quelque village de la Savoie. C’était un de ces tableaux qui enchantent et qui font rêver à mille et une choses dont on ne saurait même pas dire le nom. As-tu jamais éprouvé dans le plus profond de ton âme certaines sensations que tu aurais voulu pouvoir exprimer mais en vain? Cela m’arrive très souvent, parfois quand j’entends de la musique, cela vient de m’arriver sur le banc du gros Poirier.

(Dimanche après-midi, 7 octobre 1860)

La veille elle donnait un contenu plus précis à sa nostalgie anticipée:

Vois-tu je savoure ma vie de jeune fille comme je ne l’ai jamais savourée: on ne sent le prix d’une chose qu’au moment de la perdre ou quand elle est déjà perdue. Je jouis de mes derniers moments d’indépendance, comme aux derniers jours de l’automne on jouit des feuilles qui tombent, des beaux rayons de soleil qui dorent les fruits, des fleurs et de la verdure, avant que les mauvais temps vous retiennent au coin du feu, prisonniers dans les maisons.

Mais n’est-elle pas heureuse de se marier?

Il te semble peut-être qu’une fiancée, et surtout une fiancée comme je le suis, doit voir la vie sous les couleurs les plus brillantes, semblable à une route toute semée de fleurs, tout embaumée de leurs parfums, tout illuminée par un beau soleil; eh bien pas du tout, je suis peut-être moins gaie depuis cette demande en mariage qu’auparavant, et comme je crois te l’avoir dit déjà, j’ai beaucoup de peine à en trouver la cause. Certes elle ne vient point de *lui*, car chaque semaine je le trouve plus excellent, plus dévoué, plus aimant, en un mot réalisant davantage le rêve que j’avais formé.

Marc Monnier, dans ses lettres, se montre, quant à lui, juvénile, fringant, optimiste:

Je vois notre bonheur devant nous et j'y marche. J'ai la conscience que si nous n'y arrivons pas, ce ne sera point notre faute; c'est Dieu qui ne l'aura pas voulu. Mais il le voudra; je suis sûr qu'il nous aime. (1^{er} octobre 1860)

En écho à cette phrase qu'elle cite à Wilhelmine, Hélène ajoute craintivement: «Je pense avec lui que si mariée j'ai des chagrins qui m'eussent été épargnés en restant vieille fille, ce ne sera point la faute de mon mari.» Ce qui chez Monnier n'est que formule, voire galéjade — Dieu est un peu de la famille, comme pour le grand-père Schweitzer dont Sartre parle dans *Les Mots* —, alimente chez sa fiancée de réelles inquiétudes².

Ou Monnier cherche-t-il à conjurer le sort? Le 2 novembre, de Paris, il raconte comment il voit «notre prochaine entrevue»:

Je monte votre escalier en courant, je sonne haletant de ma course et de mon émotion — et dans ma pensée — chose étrange — on me dit toujours que vous êtes sortie. La personne qui me dit cela est une forme noire que je ne peux distinguer et que je ne connais pas. Je m'assieds alors sur votre escalier et je vous attends. Quelque chose me dit que je vous verrai là pour la première fois, mon Hélène. J'entends votre voix qui monte et je me cache derrière un pilier quelconque. Vous passez sans me voir, je vous appelle et vous vous retournez. — Mon Dieu! quel moment. Si vous m'aimez, comme je vous aime!

La différence des deux caractères, des deux approches, se marque dans ce que l'un et l'autre pensent de l'écriture. Dans la même lettre, Marc évoque le moment où ils seront ensemble, et seuls:

Je dis seuls, parce qu'une lettre, ce n'est jamais cette solitude à deux que j'appelle de tous mes vœux et de tous mes rêves. Il y a toujours quelqu'un qui regarde et écoute — je ne sais qui — mais ce quelqu'un existe — ne fût-ce que la grammaire, la préoccupation de la phrase, le souci de bien dire ou de dire tout. Est-ce que cela ne vous gêne pas? — Moi horriblement. Je vous écris en courant, tout d'une plumée [sic], et cependant (est-ce à cause de mon métier) je vois toujours le public.

Non, cela ne la gêne pas du tout, Hélène. La correspondance est un lieu essentiel qu'elle tient à préserver, et à situer par avance dans le plan de sa future vie à Naples. Elle s'est même enquise de ses «droits» à ce sujet, et son futur seigneur et maître lui assure, le

10 octobre, qu'elle sera autorisée à communiquer par lettre... avec sa mère. Mais il va de soi pour Hélène que cette possibilité inclut aussi Wilhelmine³:

Je pourrai écrire tant de lettres que je voudrai, je pourrai parler de Genève tant qu'il me plaira et l'on ne rira point et l'on me comprendra [...].

Chères causeries! je ne pourrais me faire à l'idée de leur dire adieu si je n'avais en perspective de bonnes longues lettres aussi intimes qu'à présent et dans lesquelles tu me diras *tout* sans crainte aucune. (6 octobre 1860)

* * *

Le mariage de Marc Monnier et d'Hélène Dufour a été raconté par un témoin de marque, Henri-Frédéric Amiel:

Je rentre de l'Hôtel de ville. Monnier vient de se marier civillement; j'ai signé au contrat, ainsi que ses amis Plan et Subit, plus deux parents mâles, les deux mères veuves et les deux amies de noce. *E fatto.* — Ils étaient riants tous les deux, et les familles de même. Ces émotions, pâleurs, pleurs et agitations que j'ai observées dans d'autres circonstances étaient invisibles cette fois. Il n'y avait ni trouble, ni crainte, ni anxiété. A la bonne heure. Tout n'était qu'entrain, confiance, cordialité joyeuse et presque badine [...]. La jeune mariée était curieuse à voir, radieuse sans le moindre embarras, sans l'ombre d'émotion, ni de préoccupation. Il n'est pas possible de changer d'état plus naturellement; elle paraît femme depuis dix ans. Du reste fiancée, c'était la même chose. Singulière créature. Qu'est-ce qui lui paraîtra solennel, émouvant, sérieux? à coup sûr, elle n'est ni mystique, ni enthousiaste, ni piétiste; mais elle aimera son mari et son foyer, comme si elle n'avait fait que cela toute sa vie. C'est l'avantage de prendre les choses comme elles sont, en toute simplicité. Cette sagesse instinctive simplifie tout. On se marie comme on mange un petit gâteau, et on change de devoirs comme de gants ou de bagues.

(Journal, 7 décembre 1860)

Insensibilité, ou excès de sensibilité? De Milan — étape d'un voyage qui conduit les jeunes mariés à Venise, puis à Florence et à Naples —, Hélène donne à Wilhelmine la vision qu'elle eut de l'événement:

Il ne me semble pas que c'est moi qui suis allée à l'Hôtel de ville, puis surtout à Plainpalais, dans ce costume, devant tout ce monde, au bras de mon cousin. Je n'ai littéralement rien vu,

pas même Marc dont j'entendais seulement la respiration précipitée. J'ai cru que l'émotion allait me rendre folle.
(19 décembre 1860)⁴

Le retour au passé — trait constant chez elle — ne l'empêche pas de décrire le présent. Venise l'enthousiasme, mais la saison est-elle bien choisie?

Nous passerons Noël ici — à te parler franchement ce jour me paraîtra triste, dans un hôtel, sans service religieux, dans une froide chambre que nous réchauffons à grand peine avec un petit poêle. Il y a des jours vois-tu, où il me prend un noir horrible. — J'ai tort sans doute mais c'est plus fort que moi. — Tout ce que je peux faire c'est de le cacher à mon mari qu'un rien affecte profondément.

Que de fois je dois faire rentrer la larme prête à couler.

Nous voilà bien loin de l'union des coeurs qu'annonçaient les lettres du fiancé. A Florence, Hélène renonce même à excuser celui qu'elle continue à appeler «Monsieur Monnier». Tandis que Wilhelmine veille sans doute dans une chambre bien chauffée, avec sa grand-mère et sa sœur,

je vais dans cette chambre froide, en face d'un homme politique, et après une journée éreintante t'entretenir de ce qui nous intéresse mutuellement.

J'éprouve si fort le besoin de barjaquer avec toi que sans savoir si j'aurais le loisir de terminer ma lettre je la commence à tout hasard, et encore sur du pelure par précaution.⁵

Noël n'avait pas été brillant, mais comment se déroule la journée de cette grande fête qu'était alors le Nouvel-An?

Le matin nous nous sommes embrassés en nous souhaitant la bonne année; ensuite Marc selon son habitude est allé déjeuner au café tandis que je faisais ma toilette. — J'avoue que lorsque je me suis trouvée toute seule, dans cette chambre d'hôtel donnant sur une sombre cour, seule loin de ma mère, seule loin de mon pays, une profonde tristesse s'est emparée de moi. J'ai regardé en arrière et j'ai vu que dans cette année finie j'avais bien vécu, bien senti; que j'avais dit adieu à ma vie de jeune fille si heureuse, que j'étais entrée dans une phase toute nouvelle dont j'ignore encore quelle sera la nature. J'ai vu beaucoup de choses et ces choses m'ont — je ne sais pourquoi — bien attristée. Tout en réfléchissant j'ai mis pour la première fois mon châle qui me donnait un air très dame, retapé un tan-

tinet mon vieux chapeau, et quand Marc est rentré nous sommes sortis pour aller au sermon. (3 janvier 1861)

En quelques semaines, la jeune fille pleine d'espérance est devenue une «dame», mais elle n'en prend pas tout à fait son parti:

A propos de vieux chapeau, considère un peu ce que sont les hommes. La veille, en revenant du Musée où maint tableau avait ravi Monsieur Monnier, je vis dans un magasin un tour de visage en tulle, et comme celui de mon amarante était chipé [sic], j'entrai pour l'acheter. De là chère amie une série de moqueries, d'épigrammes, de sourires, de la part de M. M. Est-il bien possible! acheter une pareille *panosse* en rentrant de voir la Vénus de Médicis! Que les femmes sont donc toutes semblables! Vivant pour les colifichets! La Vénus, elle, n'en avait pas besoin pour paraître belle! etc. etc.

* * *

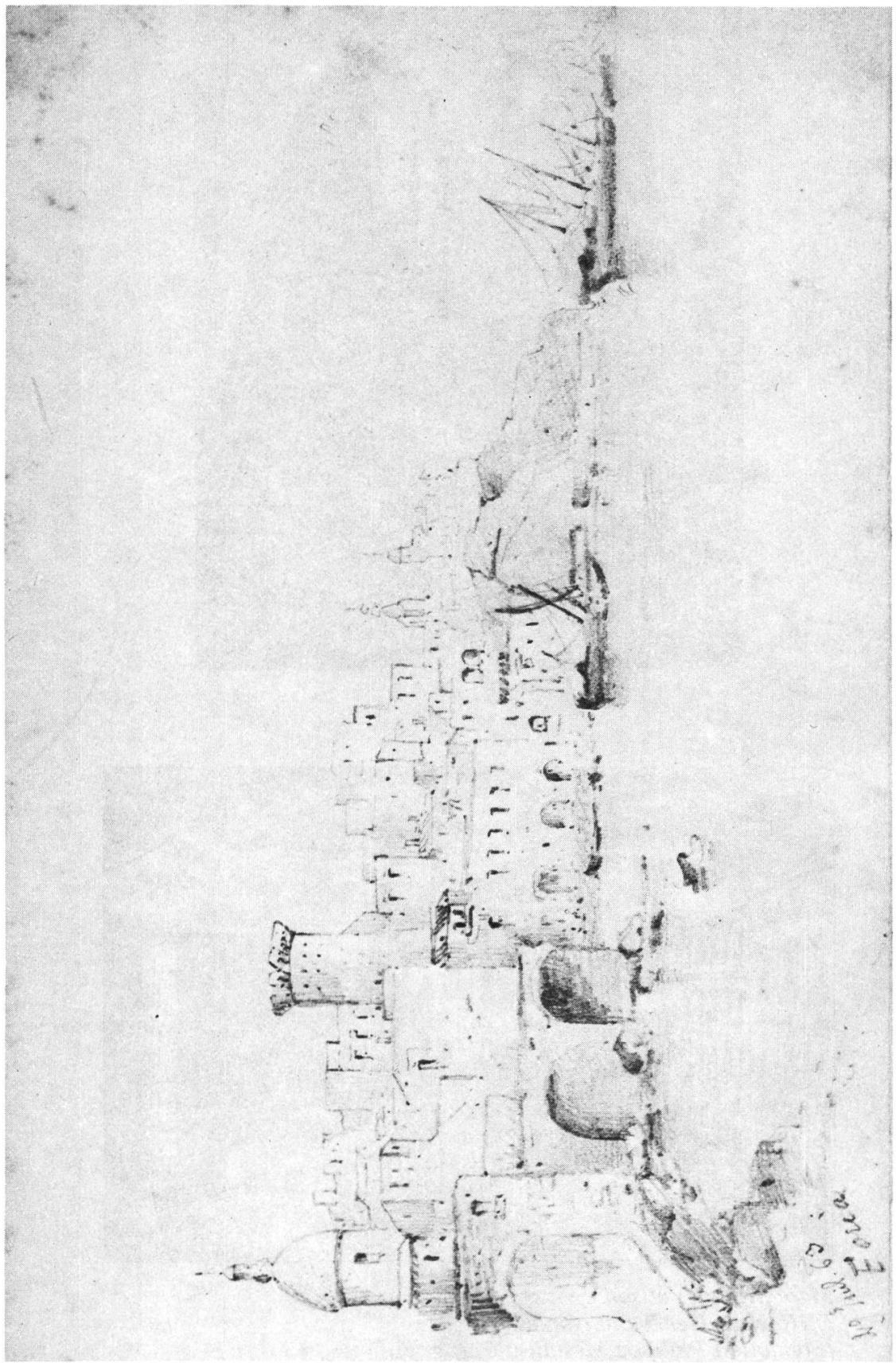
Après une traversée particulièrement dure en bateau, les deux époux arrivent enfin à Naples, et font leur entrée dans le salon de l'Hôtel de Genève.

Ma belle-mère, la tante Ritzchel, ma belle-sœur étaient paisiblement assises autour de la lampe à écouter une lecture du célèbre M. Ecoffey⁶. Personne ne nous attendait à pareille heure et un bon moment s'est passé avant que chacun en croise ses yeux. On a bu une tasse de thé, puis précédés par M^{lle} Amélie, lingère maîtresse de l'établissement, — grande vieille fille au long nez et à l'air tragique, nous sommes grimpés à notre cinquième. Je t'avouerai très franchement — entre nous au moins — que ma première impression en entrant dans ces deux chambres a été désagréable. Je ne crois pas avoir des goûts de luxe, loin de là, mais j'aime dans un appartement un certain confort, une certaine harmonie dans l'arrangement, un certain ordre, et précisément tout cela manquait dans les nôtres. Les tapis rapiécés d'étoffes différentes, les meubles fanés et mal placés, les quatre murailles nues, de vieux chiffons à Marc rôdant sur les tables, tout cela me frappa désagréablement.

Le lendemain, le lever de soleil sur le Vésuve la rassérène un peu, et déballant quelques effets personnels, déplaçant un peu les meubles, disposant sur une table un bouquet de camélias, bref, «arrangeant son nid», elle «donne à la dite chambre une certaine tournure». Mais quelle différence entre sa nouvelle vie à Naples



*Marc Monnier et son épouse, Hélène Dufour.
L'Hôtel de Genève, à Naples.
(Fondation Philippe Monnier, Cartigny).*



Croquis d'Eoria, dessin au crayon d'Hélène Monnier-Dufour (Fondation Philippe Monnier, Cartigny).

— dans une «dépendance complète»: «Jamais Marc ne veut me laisser sortir seule, ni même le soir monter seule dans ma chambre [...] ; pour un rien à acheter je dois demander à ma belle-mère de m'accompagner» — et le séjour de 1858!

Peu après son arrivée elle retourne à la villa Grimaldi où elle avait passé alors deux mois inoubliables:

Si tu savais, quand j'ai revu cette cour où j'avais tant de fois folâtré, ce jardin où j'avais tant respiré de parfums, tant joué, tant senti, tant savouré la vie, ce grand salon où nous étions le soir tous réunis, et le Dimanche tous si joyeux, un profond sentiment de tristesse m'a saisie et j'ai failli fondre en larmes. Il manquait quelque chose à tout cela pour que ce me parût semblable et ce quelque chose c'était ma mère. Vois-tu il y a des moments où ce vide me fend le cœur et où je donnerais tout pour voir ne fût-ce qu'une minute ce visage que je voyais tous les jours et tout le jour [...]. Comme le jardin m'a semblé triste. Je l'avais laissé rempli de roses, tout gai, tout animé, tout éclairé; je l'ai trouvé dépouillé de feuilles, solitaire, animé seulement par le bruit du vent dans les branches. Nous nous y sommes bien promenés avec Marc, bras dessus, bras dessous (ce que nous ne faisions pas en 58)...

* * *

De janvier 1861 à septembre 1864, date du départ des Monnier pour Genève, Hélène écrit une trentaine de lettres à Wilhelmine, et à peu près autant à M^{me} Dufour (qui fera par ailleurs plusieurs séjours à Naples). Telles qu'elles nous sont parvenues, ces deux correspondances ne sont pas parallèles. Il semble qu'au début l'Amie occupe le premier rang, et qu'à la suite de sa maternité (un enfant naît le 1^{er} août 1862), M^{me} Monnier réserve plutôt ses confidences à sa mère.

Par cet ensemble épistolaire, la jeune femme se révèle d'abord un témoin exceptionnel. Comment vit, en 1860-80, une jeune fille, une jeune épouse, une jeune mère? Que représentent pour elle ces étapes de son existence? On assiste, heure par heure, au déroulement d'une journée, d'une semaine, on évolue dans des appartements dont le plan nous est fourni avec la description détaillée du mobilier. A l'Hôtel de Genève, aux côtés d'un mari souvent absorbé par ses multiples activités, Hélène doit trouver sa place dans le réseau sinueux des parentés et des voisinages, complaire à sa belle-mère, arbitrer les querelles des domestiques.

Ce qui lui manque le plus, dans ce milieu, elle le nomme d'un mot qui revient souvent sous sa plume: l'intimité. «Chère amie, dit-elle à Wilhelmine le 16 juillet 1861, j'ai besoin d'intimité, et ici je n'en ai beaucoup avec personne.»

L'intimité, c'est d'abord la confiance, la possibilité de se raconter, et la certitude du secret. Relation qui ne peut exister, pour Hélène, qu'entre mère et fille, et qu'elle a connue, à un degré éminent, avec sa propre mère⁷. Rien de tel à Naples. Se sentant «malade ou enceinte», elle hésite à en parler:

Si j'avais eu quelqu'un à qui confier tout cela je l'aurais fait pour demander des conseils, mais je n'avais personne. Ma belle-mère à laquelle il semblerait naturel que j'en parle ne saurait boire un verre d'eau sans le raconter à sa jumelle et la tante, après avoir solennellement promis le silence, s'en va tout racontant [sic] au premier venu [...]. Donc j'ai continué ainsi. Qu'aurais-tu fait à ma place? Une fois la tante informée elle aurait tout raconté à la portière et à M^{lle} Amélie lesquelles à leur tour en auraient glosé avec tous les valets de chambre. (16 juillet 1861)

On comprend, dès lors, que cette même lettre débute ainsi:

Merci bien chère Wilhelmine de ta bonne lettre tout intime — elle m'a fait du bien car j'ai besoin de cette intimité et plus j'avance plus j'éprouve de ces moments de solitude morale que tu éprouves aussi. N'as-tu jamais fait la réflexion que le mariage et la séparation, au lieu de nous éloigner l'une de l'autre comme cela arrive si souvent, nous a peut-être rapprochées plus encore [...]. Je t'en prie raconte-moi tout ce que tu auras le désir de raconter sans la moindre arrière-pensée. Tu n'as jamais mis ma discrétion à l'épreuve mais je sens que tu peux être sûre de moi comme je suis sûre de toi. Ce qu'on me confie est sacré et ici je suis dépositaire de plus d'un secret que Marc ignorera toujours ou du moins n'apprendra pas par moi.⁸

Le 8 décembre 1861, une longue lettre d'Hélène relate la façon dont elle a vécu le premier anniversaire de son mariage, qu'elle présente à la fois comme un (mauvais) rêve dont elle va s'éveiller «jeune fille encore», et comme une entrée en religion, où il convient de «renoncer à soi-même pour se dévouer à un autre». Malade, seule dans sa chambre, elle revit en pensée la cérémonie du 7 décembre:

A telle heure je faisais ceci, à telle heure je faisais cela. Est arrivé le crépuscule qui a éteint dans ma chambre les beaux

reflets du couchant et alors j'ai pensé: à ce moment-là nous rentrions à la maison et nous attendions Guillemette. Enfin la nuit est venue complètement et je me suis assoupi la tête et le cœur pleins de ma Genève. Autrefois je ne me gênais pas de communiquer mes impressions à mon entourage, mais j'ai vu que ça ne faisait que les irriter ou les divertir et j'ai fini par garder tout cela pour moi.

Et encore, lorsqu'on me voit silencieuse, absorbée devant ma fenêtre regardant les nuages, vient-on me dire: Hein, vous pensez à Genève, vous pleurez ses brouillards, vous regardez les nuages qui vont de ce côté-là!

Seule lumière dans ces ténèbres, l'arrivée d'une lettre de Wilhelmine:

Tes lignes m'ont fait un bien infini — j'ai senti que tu étais bien toujours mon amie, que tu avais songé à mon anniversaire, que tu étais avec moi en cette journée — j'ai fermé ma porte à clef et j'ai fondu en larmes. Je suis comme toi, je sens que dans la joie ou dans les pleurs nous demeurerons unies jusqu'à la fin.

«Tu étais avec moi»: de même, Hélène entend accompagner son amie en ses journées, suivre heure par heure le déroulement de sa vie:

Tu sais combien je vis avec toi, combien de fois mon esprit va rôder dans la grande chambre à manger, celle qui la touche ou le salon⁹. Tu ne peux t'imaginer tous les rêves que je fais pour le jour où je retournerai te voir. Tu ignores que je suis arrivée, je sonne à ta porte, une servante inconnue vient ouvrir. — M^{lle} Lienne est-elle chez elle? Oui, Madame. Mais elle dîne — entrez au salon. — Ça ne fait rien, je ne me gêne pas avec elle, et là-dessus, j'entre comme une bombe et je vous trouve tous à table. Je jouis de votre stupéfaction puis la reconnaissance faite, j'accepte avec mon sans façon ordinaire le morceau de pain et de fromage que vous m'offrez. (25 janvier 1862)

Imaginer Genève. En été, quand une chaleur torride règne à Naples, c'est sa maison des Roches que revoit Hélène:

Durant ces journées accablantes, ces soirées étouffées je songe bien souvent à ma cour ombragée de Cartigny, à ce gazon sous le vieux noyer, à ce *salon* si frais où nous mangions les jours de *gala*. Entre ces murailles rôties, je songe à la vue des roches, et au milieu de ce bruit de grande ville au calme profond des champs. (8 juin 1861)

Un jour, Marc Monnier a obtenu l'autorisation d'entrer dans le parc royal de Capodimonte, loin de la canicule napolitaine:

Tout était frais, plein de rosée, calme et charmant. Ah chérie, quelle joie de trouver de la belle verdure, de beaux grands arbres, des prairies, des bois, de vrais bois, d'entendre chanter les rossignols, de sentir cette odeur de campagne, de végétation, de ne voir personne sauf parfois un garde-forestier traversant les immenses avenues le fusil sur l'épaule. Quittant bien vite le parc qui est pourtant splendide nous avons cherché à gagner les bois. Là Marc nous a égarées dans les plus ravissants petits sentiers que tu puisses imaginer. C'était le *Nant* de Cartigny, c'était Frontenex. A force de rôder nous sommes arrivés à la vacherie [?], une espèce de chalet bernois autour duquel sous des chênes pâtraient des vaches. Babette, la bonne d'Eugénie¹⁰, *vraie Suisse*, se pâmait devant ce chalet bernois et expliquait tout à son Charlot, moi je respirais à plein nez cette bonne odeur de *bouse* et je grattais les vaches entre les cornes, comme je le faisais si souvent dans mon enfance à nos deux noires.

* * *

Hélène a le mal du pays, mais Wilhelmine, entre son appartement de la Cité et la classe où elle enseigne, n'est pas non plus à la fête:

Tu me parles d'un état nerveux qui te fait pleurer à chaque instant ou du moins t'en donne l'envie et tu as l'air de te trouver faible devant la douleur. Non, chère amie, je suis persuadée que tu ne l'es pas, et que tout cela ne vient réellement que de l'excitation de tes nerfs qu'un rien peut exciter même sans la souffrance. Cette disposition à pleurer sans cesse, je la connais depuis longtemps et j'ai acquis la conviction que j'en souffrirai tant que je vivrai dans ce pays. C'est un état horriblement pénible, d'autant plus pénible que la plupart des personnes ne le comprennent pas et font mine de sourire au mot de nerfs. — Tu trouves que les larmes ne font qu'augmenter le mal et je crois que tu as raison. J'en ai fait l'expérience, plus on s'abandonne, plus l'on souffre et moins l'on a de force pour lutter. D'autre part il semble par instant que sans cesse chercher la force rien qu'en soi-même, sans cesse refouler au fond ce qui voudrait venir à la surface, sans cesse puiser le remède dans le mal lui-même devient une chose au-dessus de force humaine et qu'on éprouverait un bien-être réel à tout lâcher.

(11 décembre 1862)

Après avoir décrit cet état de souffrance d'un point de vue presque clinique, et situé l'importance de ce moment où l'on renonce à «lutter», à «refouler», qui est celui de la confidence et de la lettre intime, Hélène suggère à Wilhelmine un repos complet qui lui permettrait de rompre avec ses soucis professionnels et familiaux. Et d'ajouter une autre touche, tout aussi fondamentale, au tableau qu'elle vient de dresser de l'état de son amie, qui est aussi le sien:

[...] je ne me le dissimule pas, quand on est dans l'état où tu es, et où je tombe souvent, on ne peut plus rendre un compte exact des choses et en les regardant à travers cet état de maladie on les voit comme avec un verre grossissant — beaucoup plus grandes, beaucoup plus rapprochées, beaucoup plus terribles. C'est un insecte tout ordinaire à l'œil nu et au microscope couvert de griffes, de serres, et autres objets du même genre.

Et Marc, pendant ce temps? Marc joue la comédie, et organise des représentations à l'Hôtel de Genève. Il entend que sa femme y participe. Elle fait la soubrette dans le *Mari de la veuve*, puis Dorimène dans le *Mariage forcé*.

Quinze jours après Marc me forçait de jouer Lucile dans le *Dépit amoureux*. J'ai dit non, j'ai résisté, j'ai tout fait — et n'ai réussi qu'à *Dépiter* mon mari entièrement toqué de comédies. Eugénie faisait Marinette et savait son rôle. J'ai dû passer par là, accommoder ma robe blanche et tout le reste. Jamais on ne m'a plus ennuyée!

conclut Hélène qui avait commencé sa lettre en disant: «J'étais avec toi par la pensée [...]. Voilà notre vie: un extérieur qui cache le plus souvent un intérieur tout différent. On me croyait à Naples toute à mes rôles d'actrice et de maîtresse de maison, et j'étais à Genève près de ton lit [...]» (15 janvier 1863).

A d'autres moments, elle oppose la «fête» qui «illumine» toute la ville, et où courent les Napolitains, à la «fête» intime qui consiste à lire les lettres de Wilhelmine, ou à lui répondre: «ce souffle d'affection me ranime comme une fraîche brise sur une route poudreuse» (7 juin 1863). Mais bientôt, une nouvelle figure va prendre place dans ce balancement: sa fille Marguerite, née le 1^{er} août 1862, dont la correspondance nous permet de suivre la croissance et l'évolution.

Toute la ville s'agit en l'honneur du prince Humbert et du carnaval — et de toutes ces fêtes il ne me revient que de lointaines rumeurs. Marguerite est ma fête perpétuelle. Son babil me

remplace toutes les musiques, — ses deux petits bras autour de mon cou me semblent mille fois plus doux que tous les colliers de perles qui resplendissent sous les lustres.

Cette chérie devient charmante — elle ne se lasse pas de me faire des caresses — elle est remplie de vie, de gaîté, de malice — elle n'est pas sauvage — partout où nous allons elle trouve des personnes qui s'en amusent.

Elle raconte une histoire, elle tue une puce qu'elle a prise dans son bas — elle danse en tenant son tablier — elle prise et elle se mouche comme M^{me} Ritzchel. Enfin c'est le rayon de mon existence. Tu comprends qu'avec cette source de jouissances — et d'occupations je ne songe guère aux fêtes du monde. (22 janvier 1864)

Changement dans la vie d'Hélène, dont témoignent peut-être des lettres plus nombreuses à sa mère, caractérisées par un ton moins lyrique que les pages destinées à Wilhelmine, et par une plus grande abondance de détails concrets. Il y est question des activités liées au fonctionnement de l'Hôtel, d'objets ou d'habits pour l'enfant, et surtout des plans de retour à Genève qui se précisent. Hélène s'excuse même de ne plus pouvoir correspondre aussi souvent avec M^{lle} Lienne, et ajoute: «Dis en même temps à cette bonne fille que je n'espère pas pouvoir lui écrire de sitôt» (11 novembre 1863).

En 1864, elle quitte enfin Naples, et se réjouit de s'installer avec son mari et sa fille (qui mourra peu après) à Genève, rue Bonivard, dans un appartement qui sera vraiment son *home*, et où M^{me} Dufour aura sa chambre. Est-ce pour renoncer à écrire? Elle échangera désormais des lettres avec sa belle-sœur Eugénie, restée à Naples, et, plus tard, avec son fils Philippe, né le 2 novembre 1864, lors des séjours de ce dernier en Italie. Elle publie aussi des articles, et un recueil de nouvelles, *Silhouettes genevoises*, paru en 1887, après la mort de Marc Monnier, sous le pseudonyme de Jean Des Roches. Un autre volume suivra, *Nouvelles silhouettes genevoises* (1895), dont le deuxième texte s'intitule «Mon village», titre que reprendra Philippe Monnier. Dans l'espace laissé libre entre l'œuvre du père et celle du fils, Hélène Dufour avait glissé quelques pages, puis s'était tue (de même, sa fille, Marie-Claire Monnier, née en 1866, à qui on demandait pourquoi elle ne publiait rien, répondait: il y a déjà assez d'écrivains dans la famille).

L'intérêt des *Silhouettes genevoises* est certain, dans le climat d'une redécouverte du patrimoine local qui correspondait aux

attentes de la fin du XIX^e siècle, et que marque à Genève l’Exposition nationale de 1896 et son fameux Village suisse. Une nouvelle comme «Thérèse Gautier» fait intervenir le thème du théâtre, s’opposant dans la vieille Genève à la fidélité obstinée que vouent les anciens à la sévérité calviniste. Mais plus que dans ces œuvres publiées, parfaitement maîtrisées, c’est dans ses lettres de jeune mariée qu’Hélène Monnier-Dufour parvient à une écriture personnelle, capable de toucher le lecteur d’aujourd’hui. Car ici la soumission sans réserve au code social et familial n’interdit pas l’expression d’un désespoir sans limite, d’une tendresse extrême et d’un amour de l’écriture qui excelle à en varier tous les paradoxes. Quand le fond du gouffre est atteint, l’écriture tient lieu de tout, «comme une fraîche brise sur une route poudreuse»¹¹.

Luc WEIBEL.

NOTES

¹ Pour une biographie de Marc Monnier, voir l’ouvrage de Silvio Baridon, *Marc-Monnier e l’Italia*, Turin, 1942.

² A noter que Marc Monnier s’adresse volontiers à sa fiancée (21 ans) en lui disant «mon enfant», «ma chère enfant». Hélène se plaindra plusieurs fois d’être traitée comme telle par son entourage napolitain. Pour ce qui est de Marc, elle lui rend la monnaie de sa pièce dans ses lettres à Wilhelmine: «Lui-même est souvent dans ses lettres le plus grand enfant du monde» (24 septembre 1860), «Si tu savais à quel point mon pauvre Marc est encore enfant tu rirais bien» (16 janvier 1861).

³ Wilhelmine: Marc est informé de son rôle auprès d’Hélène. Il sent qu’elle est déjà pour lui une amie, une sœur, et lui dédie même un poème. Tout au plus proteste-t-il contre la consonance germanique de son prénom, et propose de l’appeler Guillemette...

⁴ Hélène se réfère ici surtout à la cérémonie religieuse, qui eut lieu à la chapelle de Plainpalais, et qu’Amiel évoque le 8 décembre: «L’émotion, absente hier, a paru aujourd’hui, et la jeune Hélène était troublée à l’église et affectée au départ.» Il mentionne aussi les amies de noce, M^{les} Jacobi et Wilhelmine Lienne, «agréables personnes, toutes simples, avec une certaine douceur triste et molle». Le lendemain, 9 décembre, le trait se fait plus vif: «M^{me} Blanvalet les compare à des *Landconfect*, à des pâtisseries de village. Les chevaliers paraissaient, disait-elle, des citadins dans un groupe de village. Le fait est que l’entourage de Monnier n’est pas à sa hauteur» (*Journal intime*, III, Lausanne, 1980, pp. 1202-1204).

⁵ Contrairement aux lettres à M^{me} Dufour, celles qui sont adressées à Wilhelmine sont très souvent écrites sur un papier pelure. S'agit-il de se cacher? Dans un message ultérieur à M^{le} Lienne (29 octobre 1862), Marc Monnier recommande la brièveté dans la correspondance: les femmes ont tendance à écrire beaucoup... pour ne rien dire.

⁶ Familiar de la maison Monnier.

⁷ Lors d'un séjour de sa mère à Naples, peu avant le départ, Hélène écrit: «Oui, chérie, dimanche prochain je serai de nouveau seule, seule dans le vrai sens du mot, entourée de monde, mais seule de cœur. Tu comprendras ce que je veux dire, toi qui as connu mieux que personne peut-être cette intimité d'une mère et d'une fille — intimité parfaite quand cette mère et cette fille sont deux amies» (à Wilhelmine, 17 mai 1863). Hélène avait vécu seule avec sa mère depuis la mort de son père. M^{me} Dufour, née Marie Granon, avait encouragé sa fille à se marier, mais elle n'aimait pas son gendre. Née en 1802 à Mirmande, en Dauphiné, orpheline, elle avait été mariée à 15 ans, contre son gré, à un joaillier genevois, Philippe Mayer. Le mariage lui fait horreur, son mari sombre dans l'aliénation et, à 19 ans, elle parvient à le faire interdire. Après sa mort, elle sera longtemps gouvernante dans une famille écossaise, avant de revenir à Genève et d'y épouser Philippe Dufour, de 17 ans son aîné, fondateur d'une maison d'horlogerie très estimée, membre de la classe d'industrie de la Société des Arts, qui devait mourir en 1851, laissant à sa femme une honnête aisance et la maison de Cartigny où Hélène passera tous ses étés.

⁸ Dans certains cas, Hélène demande à sa correspondante de détruire tel feuillet au contenu particulièrement confidentiel (8 décembre 1861). Il en va peut-être de même d'une lettre à sa mère datée de Nîmes, le 11 décembre 1860, soit 4 jours après le mariage, dont seul un fragment nous est parvenu.

⁹ Hélène reprend presque dans chaque lettre ses «compositions de lieux»: ainsi le 11 décembre 1862, «je puis te suivre partout, dans ta classe, dans ton lit, pendant tes repas».

¹⁰ Eugénie, sœur de Marc Monnier, mère du petit Charles Meyer.

¹¹ Les lettres citées dans cet article font partie des archives Monnier, à Cartigny (Genève). Je remercie la famille de l'écrivain de m'avoir autorisé à les consulter et à les reproduire. Ma reconnaissance s'adresse tout particulièrement à M^{me} Paule Monnier pour l'appui et l'aide qu'elle m'a apportés au cours de ce travail.

L. W.



